

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 14 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

Oui, il a dû être bien tourmenté, murmura Georgette, mais je n'ai pas pu...
— Dame, quand on est malade.
— Est-ce qu'il ne m'a pas encore attendue aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, il ne m'a rien dit, et moi, je ne lui ai fait aucune question. Comme il était plus de deux heures quand il est rentré ce matin, j'ai pensé qu'il vous avait vue.

— Savez-vous où il est allé ?

— Non.

— Et il ne vous a pas dit à quelle heure il rentrerait ?

— Comment, fit la concierge surprise, est-ce que vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien madame.

— C'est étonnant : je croyais que M. Maurice vous avait prévenue qu'il irait passer quelque temps à la campagne.

Georgette éprouva un tel saisissement que son cœur cessa de battre, et qu'elle perdit un instant la respiration.

— Il est vrai, continua la concierge, que ce matin encore j'ignorais qu'il dût quitter Paris. Au fait, j'y songe, c'est peut-être la vieille dame, dont je vous ai parlé, qui est venue pour l'emmener ; il m'a bien semblé, en effet, que c'était une paysanne. Avant de partir, M. Maurice est entré dans la loge, et m'a dit en me remettant sa clef que voilà : "Je quitte Paris ce soir et, comme je vais très loin, je ne puis vous dire quand je reviendrai."

Georgette avait appuyé ses deux mains sur son cœur.

— Mon Dieu, dit-elle d'une voix étranglée, qu'est-ce que cela veut dire ?... Je ne comprends pas...

— Décidément, mademoiselle, reprit la concierge, vous n'êtes pas bien du tout.

— Oh ! je souffre cruellement ! gémit la jeune fille.

— Eh bien, si vous voulez m'écouter, voici ce que vous allez faire : je vais vous donner la clef de M. Maurice et vous irez vous reposer une paire d'heures dans sa chambre.

— Non, non, madame, c'est inutile.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort : d'abord, vous ne pourriez pas faire dix pas dans la rue sans tomber ; et puis qui sait ? M. Maurice n'a rien emporté, il reviendra peut-être dans la soirée pour prendre ses effets, son linge.

Ces paroles frappèrent Georgette. En effet, si pour une cause quelconque Maurice était forcé de s'absenter de Paris, il ne pouvait partir sans emporter du linge et au moins un vêtement de rechange. L'espoir lui revint et elle le saisit comme le naufragé l'épave qui lui promet de le sauver.

— Je reconnais que vous me donnez un bon conseil, dit-elle à la concierge ; je vais monter chez M. Maurice et je l'attendrai.

— A la bonne heure, voilà que vous êtes raison-

nable. Vous allez prendre mon bras et je vous aiderai à grimper l'escalier.

Georgette accepta avec reconnaissance l'offre de la concierge. Celle-ci l'ayant fait entrer dans la chambre du jeune homme, la quitta en lui disant :

— Ne soyez pas impatiente, reposez-vous bien et, si vous le pouvez, dormez un peu.

Georgette s'était assise près du lit et regardait autour d'elle. Elle fit cette remarque que, tout étant dans l'ordre habituel, rien n'annonçait le départ de Maurice. Cependant deux tiroirs ouverts de la commode attirèrent son attention.

— C'est là qu'il met son linge, se dit-elle ; si ses chemises, ses cravates y sont encore, c'est qu'il a l'intention, comme le suppose la concierge, de revenir ce soir pour prendre ses effets.

Elle se leva et marcha vers les tiroirs ; il lui suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir que tout ou presque tout le linge de Maurice était là. Mais en même temps, un autre objet, dont elle ignorait l'existence, captiva toute son attention. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément et un

— Andréa la Charmeuse, dit elle d'une voix oppressée, pourquoi ce nom est-il là, sur ce papier ? Pourquoi ce manuscrit se trouve-t-il ici, chez Maurice ! Oh ! je veux lire, je veux lire... Ce que j'éprouve est horrible ; c'est comme si une main de fer me serrait le cœur... Il me semble que j'ai peur, que tout me menace, que je suis perdue !... Mon Dieu, que vais-je apprendre ?

Elle essaya de se calmer un peu, puis sa main fébrile tourna la couverture et elle lut.

Elle lut ou plutôt elle dévora pendant une heure ces pages terribles, qui contenaient l'histoire d'Andréa, qui accusaient, flétrissaient, maudissaient sa sœur avec des cris de fureur et de rage.

Elle ne versa pas une larme ; mais, haletante, saisie d'épouvante et d'horreur, il lui sembla qu'elle avait sa part de l'anathème lancé contre Suzanne.

Elle entendit sonner quatre heures. Elle alla remettre le manuscrit à sa place, dans le tiroir, puis elle revint s'asseoir près de la fenêtre. La tête penchée et les mains jointes sur ses genoux, elle se mit à réfléchir. Elle cherchait toujours à s'ex-

pliquer comment et pourquoi Maurice avait en sa possession le manuscrit du marquis de Soubreuil.

Tout à coup il lui vint une affreuse pensée.

Elle s'imagina qu'on avait révélé à Maurice qu'elle était la sœur d'Andréa et que le jeune homme effrayé, honteux de son amour, n'ayant plus que du mépris pour elle, la sœur d'une maudite, s'éloignait de Paris pour n'y plus revenir.

Certes, il lui était facile de reconnaître qu'elle se trompait, qu'il était impossible que Maurice pût se douter seulement qu'il y eût entre elle et Andréa un lien quelconque de parenté. Mais elle avait l'esprit tellement troublé qu'elle était incapable de raisonner.

Maurice était parti, il ne voulait plus la voir, il l'abandonnait, il ne l'aimait plus ! Voilà ce qu'elle croyait.

Et elle voyait cette vieille femme, dont lui avait parlé la concierge, se dresser menaçante entre elle et Maurice. Instinctivement, elle sentait que c'était cette femme inconnue qui la séparait de Maurice, et elle la considérait comme une ennemie.

Cette fois, Georgette devinait la vérité ; mais rien ne pouvait l'amener à découvrir le rôle que Manette Biron jouait dans cette circonstance. Malheureusement à u c u n e lueur ne pouvait l'éclairer.

Cependant elle se dit qu'il était impossible que Maurice fût parti ainsi sans la prévenir, sans lui donner l'explication de sa conduite, le véritable

motif de son abandon, si réellement il la quittait pour toujours.

Elle s'était levée et marchait dans la chambre. — Oui, pensait-elle, Maurice n'a pu agir ainsi envers moi. Hier il m'a attendue ; il avait certainement l'intention de me prévenir. Voyant que je ne venais pas, il a dû m'écrire, je trouverai sa lettre rue Berthe.

Effrayée en présence de la réalité, la pauvre enfant ne savait quoi imaginer. Elle mettait son esprit à la torture ; mais toutes les pensées qui lui venaient étaient sombres et ne lui montraient que des choses lugubres.

En s'approchant de la cheminée, elle aperçut dans une petite soucoupe de porcelaine, veuve de sa tasse, la lettre écrite le matin par Maurice. Sur l'enveloppe elle lut le nom de Jacques Sarrue, qui fit tressaillir. Machinalement, elle prit la lettre



Dès les premières lignes ses lèvres pâlirent et un frisson passa dans tous ses membres. — (Page 67, col. 2).

tremblement nerveux la secoua avec violence.

Sur une couverture de papier bleu, écrits avec de l'encre rouge, elle venait de lire ces mots :

Manuscrit du marquis de Soubreuil

Et au-dessous, séparés par un trait de plume.

ANDRÉA LA CHARMEUSE

Une seconde fois Georgette lut ces deux lignes qui brûlaient ses yeux comme si elles eussent été de feu.

— Mais qu'est-ce donc que cela ? murmura-t-elle d'une voix frémissante.

Après un moment d'hésitation elle s'empara du manuscrit d'une main tremblante, puis elle alla s'asseoir près de la fenêtre.